

CONRAD, GIDE ET LE CONGO

par

Walter C. PUTNAM III

Université du Nouveau Mexique

En dédiant son *Voyage au Congo* « A la mémoire de Joseph Conrad » (VC, 679), André Gide souligne sa dette envers celui qui en 1890 avait effectué un voyage analogue en Afrique Equatoriale (1). De juillet 1925 jusqu'en mai 1926, Gide suivit lui-même une partie de l'itinéraire que Conrad avait parcouru trente-cinq ans auparavant. Le témoignage que nous donne Gide dans *Voyage au Congo* et dans *Le Retour du Tchad* (2) ne prend toute son ampleur que par rapport à la connaissance qu'il avait de la vie et de l'œuvre de son homologue britannique. Gide, dans sa fascination pour l'Afrique, comme beaucoup d'hommes de notre siècle, doit énormément à Conrad, et en particulier à son court roman, *Cœur des ténèbres* (3). Publié d'abord en 1899, le récit de Conrad demeure d'un intérêt capital pour qui veut saisir la portée de l'entreprise coloniale à la veille de notre siècle. Pourtant, *Cœur des ténèbres* dépasse le cadre du seul témoignage historique, et nous pouvons dire qu'il a contribué à l'imaginaire de tout un siècle au sujet du continent africain. Il s'agit avant tout d'une œuvre littéraire, créée par Conrad à partir d'une expérience réelle, celle du voyage qu'il réalisa au Congo de juin à décembre 1890. Nous nous proposons ici d'examiner les expériences africaines de Conrad et de Gide et les récits qu'ils en firent, principalement *Cœur des ténèbres* et le *Voyage au Congo*.

CONRAD AU CONGO

Conrad entreprit son voyage au Congo à l'époque où le roi Léopold II de Belgique mettait en place l'appareil administratif pour gérer son empire colonial. Henry Morton Stanley, le journaliste-explorateur, avait retrouvé le Docteur Livingstone en 1871 ; puis, à partir de 1874, pour le compte du roi Léopold II, il s'était chargé d'installer le long du Congo les postes qui devaient répandre en Afrique équatoriale le commerce et la civilisation européens. Le retentissement qu'eurent ses exploits déclencha en Europe une véritable fièvre pour l'exploration et la colonisation du Congo — ainsi que pour l'exploitation des richesses naturelles du pays, principalement le caoutchouc et l'ivoire. Stanley, fils illégitime et aventurier sans scrupules, avait ainsi « ouvert » le Congo et créé un mythe de son propre vivant, celui de la croisade pour les valeurs occidentales en Afrique. Dans ce but, il se mit au service du roi Léopold qu'il vénérât comme un dieu. Celui-ci voulait bâtir un empire en Afrique et, pour justifier ses ambitions, déclarait sa volonté d'apporter la civilisation aux peuples « barbares ». Afin d'éviter les conflits entre les puissances européennes qui convoitaient la région, la Conférence de Berlin de 1885 décida le partage du territoire en zones de commerce libre. Le roi Léopold II se fit ainsi attribuer à titre personnel un territoire de près d'un million et demi de kilomètres carrés, tandis que, sur place, Stanley utilisait son expérience et sa connaissance de la région afin de promouvoir « la noble mission ». Au sujet des intentions des colonisateurs, Stanley écrit en 1885 :

Le 14 août 1879, j'arrivai à l'embouchure de ce fleuve afin de le remonter, ayant pour unique mission de parsemer ses rives de villages civilisés, de conquérir et d'assujettir le pays et de le remodeler selon les idées modernes en une nation dans laquelle le commerçant européen irait la main dans la main avec le marchand noir, en une nation où la justice, la loi et l'ordre prévaudraient, et où la barbarie, l'injustice et la cruelle traite d'esclaves cesseraient à jamais (4).

Mais tandis que Stanley et Léopold déclaraient leur désir d'améliorer le sort des Africains en transformant le territoire en une nation moderne, la réalité sur place s'avérait toute autre. Ils étaient en train d'installer un régime colonial dont le

seul objectif était l'exploitation des richesses naturelles. Ce régime ne traduisait pas le discours de propagande tenu en Europe ; et, afin d'accroître la rentabilité de l'entreprise, les agents coloniaux avaient le plus souvent recours à la violence et à la répression. Cette situation honteuse devaient continuer impunément jusqu'au début du vingtième siècle quand le monde « civilisé » commença à apprendre l'horrible vérité du Congo.

Conrad entreprit son voyage au Congo en 1890, donc, à l'époque où Léopold et ses administrateurs mettaient en place l'appareil colonial pour gérer l'empire. Le roi avait créé en 1899 la Société Anonyme Belge pour le Commerce du Haut-Congo (S.A.B.) dirigée par Albert Thys et chargée de l'exploitation commerciale du territoire. Comme Marlow dans *Cœur des ténèbres*, Conrad obtint sa place grâce à l'aide d'une femme, sa « Tante » Marguerite Poradowska qui habitait Bruxelles et qui intervint en sa faveur auprès des dirigeants de la S.A.B. (HD, 53). Après avoir sillonné les mers pendant douze ans à bord de navires anglais, Conrad se trouvait en 1889 sans emploi malgré son brevet de capitaine. Après deux entretiens avec le colonel Thys, Conrad fut nommé commandant d'un bateau à vapeur pour une période de trois ans. Il allait ainsi réaliser un projet de voyage qui remontait à l'époque de sa jeunesse en Pologne.

Dans son volume de souvenirs, *A Personal Record*, Conrad situe sa fascination pour l'Afrique vers l'année 1868 :

C'était en 1868, lorsque j'avais environ neuf ans, qu'en regardant une carte de l'Afrique de l'époque et en posant le doigt sur l'espace blanc qui représentait alors le mystère irrésolu de ce continent, je me suis dit avec une assurance absolue et une audace incroyable qui ne font plus partie de mon caractère : Quand je serai grand, j'irai là (5).

Il prêtera cette même phrase à Marlow en remarquant que l'espace blanc était devenu entre temps un lieu avec des noms de fleuves, de lacs et de villages ; mais aussi lieu de ténèbres (HD, 52). Conrad se souvient également dans « *Geography and some Explorers* » que dans l'atlas de sa jeunesse, publié en 1852, on ne savait encore rien sur le centre du continent africain : « Le cœur de l'Afrique était grand et blanc » (6). L'espace blanc qu'était l'Afrique sur les cartes d'alors fascinait le jeune Conrad, ainsi que beaucoup d'Européens qui allaient se lancer à la découverte et à la conquête du continent. Le Congo depuis

l'expédition de Stanley avait été exploré et quadrillé. Conrad, dans son récit, va inverser ce processus de main-mise sur l'Afrique en occultant les noms de lieux (le mot « Afrique » n'apparaît même pas dans le texte). Il va rendre à cette carte sa blancheur, son vide, sa dimension mythique. Conrad va universaliser la quête de Marlow. Le Congo deviendra sous sa plume un terrain où se juxtaposent mythes, symboles et impressions. Une carte qui ne comporte aucune indication précise ne pourra servir à conquérir le pays. Conrad exerce ainsi une forme d'ironie et de subversion à l'égard d'une Europe trop avide de richesses facilement acquises aux dépens d'autrui.

Ce voyage au Congo fut le seul que Conrad effectua aux confins d'un continent, loin des navires où on savait qu'il était maître à bord. Sa déception provint en partie des difficultés qu'il eut à s'affirmer dans une entreprise qui échappait à son contrôle. N'avait-il pas pressenti ce qui l'attendait au Congo dans une lettre qu'il écrivit des îles Canaries : « L'hélice tourne et m'emporte vers l'inconnu (7). A peine arrivé dans le pays le 13 juin 1890, Conrad se rendit compte que l'Afrique n'était pas telle qu'il l'avait imaginée. S'ajouta à sa déception le sentiment d'être complice de l'entreprise coloniale qui répandait la terreur dans les populations autochtones. De plus, Conrad ne s'entendait pas avec les autres colonisateurs, comme en témoigne cette lettre qu'il envoya de Kinchassa :

Tout m'est antipathique ici. Les hommes et les choses ; mais surtout les hommes. Et moi je leur suis antipathique aussi. A commencer par le directeur en Afrique qui a pris la peine de dire a bien de monde que je lui déplaisais souverainement jusqu'au à finir par le plus vulgaire mécanicien ils ont tous le don de m'agacer les nerfs — de sorte que je ne suis pas aussi agréable pour eux peut-être que je pourrais l'être (8).

Conrad n'obtiendrait donc aucun avancement dans l'administration coloniale, et n'aurait aucun avenir autre que d'exécuter les ordres de supérieurs incompetents et avaricieux. Il ne passa en fin de compte que six mois au Congo, « à couteaux tirés » avec son entourage, en compagnie de gens mesquins et hypocrites, désillusionné de tout ce qu'il y voyait.

Conrad avait tout de même réussi à remonter le fleuve jusqu'à Stanley Falls à bord d'un bateau à vapeur, le *Roi des Belges* ; il devait néanmoins être rapatrié en Europe au bout

de six mois de service, accablé d'une dysenterie et d'une fièvre tropicale dont il souffrirait toute sa vie. Conrad avouera plus tard qu'avant de se rendre au Congo, il avait été « un parfait animal », indiquant par là l'écart entre ses rêves de jeunesse et la dure réalité. G. Jean-Aubry, son futur traducteur en français et premier biographe, avancera la thèse selon laquelle l'Afrique mit fin à la vie de Conrad-marin, mais renforça le destin de Conrad-romancier (9). Son « voyage au bout de la nuit » aura été sans doute déterminant dans sa mutation de marin en écrivain. A partir de son premier roman, *La Folie-Almayer* (1895), Conrad s'embarquera dans une période d'activité intense qui le conduira vers la découverte des possibilités de l'esthétique pour résoudre ses dilemmes éthiques et ontologiques.

GIDE AU CONGO

Inversement, il nous semble que le voyage qu'effectuera Gide en 1925 marquera en quelque sorte l'aboutissement de ses recherches personnelles et artistiques. Son voyage au Congo vint après trente-cinq ans de carrière littéraire. Au cours de ces années, Gide s'était efforcé de se dépouiller des tendances contradictoires de sa personnalité en les projetant sur les personnages de ses œuvres. Cet effort de consolidation et de construction de son être reflète un désir de s'intégrer au monde extérieur, au monde réel. En cela, le voyage de Gide au Congo sert de charnière dans son évolution d'une vie intérieure vers la réalité extérieure.

Les six années de travail consacrées aux *Faux-Monnayeurs* (qui paraîtront lorsqu'il sera au Congo) avaient exigé de Gide un effort épuisant. La précipitation avec laquelle il acheva son seul « roman » traduit son besoin de « boucler » cet épisode de sa vie. A ce titre, le passage du *Journal* de la fin mai 1925 est révélateur de l'état d'esprit de Gide à la veille de son voyage :

Morne pensum, mais qui convient à mon apathie. Je ne compte plus que sur le Congo pour m'en sortir. La préparation de ce voyage et l'attente des pays nouveaux a désenchanté le présent ; j'éprouve combien il est vrai de dire que le bonheur habite l'instant (J, I, 806).

Le 8 juin, Gide achève *Les Faux-Monnayeurs* ; le 14 juillet, il écrit laconiquement :

Départ pour le Congo. (*Ibid.*)

Le Gide qui part ainsi pour le Congo orientera son attention et son sens critique sur un monde nouveau et sur des gens différents de tout ce qu'il eût pu imaginer dans sa vie ou dans son œuvre. A la question « Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas ? », Gide répond à la première page du *Voyage au Congo* : « J'attends d'être là-bas pour le savoir. » Il admet néanmoins qu'il voyage « pour le plaisir » avec Marc Allégret qui tournera un film sur le voyage. Gide diffère en cela de Conrad pour qui le séjour au Congo représentait une occasion de gagner de l'argent et d'obtenir de l'estime. Sa découverte de la réalité du Congo, outre son intérêt historique et social, fut d'une importance capitale dans la carrière de Gide. A partir de 1925-1926, Gide se consacrera plus aux problèmes du monde extérieur qu'à ses dilemmes personnels et artistiques. Toutes proportions gardées, nous pouvons penser que le Congo avait marqué le début de la carrière littéraire de Conrad, comme il devait marquer l'achèvement de celle de Gide. Comme chez Conrad, le voyage de Gide fut un rêve de jeunesse conçu à un âge où l'esprit d'aventure l'emportait sur la réalité des dangers qu'il pourrait ainsi courir. De manière plus générale, ils eurent tous deux la passion du voyage par lequel ils se renouvelaient en tant qu'hommes et en tant qu'artistes. L'admiration que Gide manifestait pour Conrad devait beaucoup à sa réputation de boulingueur qui avait parcouru le monde avant de se consacrer à la littérature.

Gide situe sa fascination pour l'Afrique vers l'année 1889, donc, à peu près à l'époque où Conrad, son aîné de douze ans, s'apprêtait à partir pour le Congo. Gide pensait déjà au voyage comme à un moyen possible de se libérer des contraintes d'une éducation morale trop sévère. Il entreprit donc vers les années 1889-1890 un double voyage, intérieur et extérieur, qui allait caractériser sa vie pendant près d'un demi-siècle. Son voyage intérieur prit la forme d'un examen de conscience ; à ce propos, il faut se rappeler que Gide commença à cette époque-là à tenir son *Journal*, à songer à son premier livre, *Les Cahiers d'André Walter*. Le voyage extérieur devait le conduire d'abord en Bretagne, puis en Afrique du Nord, toujours vers la libération physique et spirituelle.

Son voyage au Congo se comprend en grande partie par rapport aux interrogations que Gide menait depuis son enfance sur le réel. Pour s'en convaincre, il faut se rappeler les pages capitales du *Journal* de 1924 concernant l'accident survenu lors

du voyage que Gide fit en Bretagne à l'âge de dix-huit ans (son rêve africain apparaîtra peu de temps après si l'on en croit le Gide de 1924 qui était sur le point de partir pour le Congo). Pendant cet accident, le jeune Gide eut la sensation d'assister à la scène « comme à un spectacle *en dehors de la réalité* » (II, 800). Gide s'expliquera longuement sur ce dédoublement en spectateur et en acteur, une des constantes de la psychologie gidienne. Une partie de lui-même s'engageait dans l'action tandis qu'une autre partie restait en retrait, observant la scène. Cette prise de conscience sera un des fondements de l'esthétique gidienne, contribuant à l'ironie qu'on trouve à travers son œuvre. L'univers réel offrait pour Gide, comme pour Conrad, un spectacle, ce qui impliquait à la fois l'engagement et la distanciation de l'écrivain par rapport au réel. Si nous avons pu dire sommairement que le voyage que fit Gide au Congo représentait en quelque sorte la fin de sa carrière d'écrivain, c'était pour souligner à quel point Gide pour la première fois s'était intégré au monde qui l'entourait. Il n'y aura plus après son retour en 1926 cette même tension entre le dehors et le dedans, entre la réalité extérieure et le moi qui avait participé à l'élaboration de son œuvre littéraire.

Parmi les œuvres de Conrad qu'il connaissait, Gide admirait particulièrement *Cœur des ténèbres*, à tel point qu'il avait songé à en donner une traduction française en 1914. Nous ignorons à quelle date Gide lut pour la première fois ce roman. Néanmoins, dans *Le Retour du Tchad*, il notera :

Je relis le Cœur des ténèbres pour la quatrième fois. C'est seulement après avoir vu le pays dont il parle que j'en sens toute l'excellence. (RT, 941).

Ce fut donc à partir d'expériences personnelles que les deux hommes écrivirent des ouvrages qui sont néanmoins très différents. Chez Conrad, il s'agit d'une œuvre de fiction qui propose de multiples niveaux d'interprétation. Chez Gide, nous avons affaire plutôt à un carnet de voyage fondé sur la réalité d'une expérience vécue. Conrad insiste sur la qualité irréelle de l'expérience de Marlow, celui-ci ayant pris le relais de la narration pour raconter à son auditoire une « aventure » qui demeure sans conclusion. Cette stylisation du réel diffère fondamentalement du récit de Gide où l'auteur parle en son propre nom sans prétendre traduire autre chose que la réalité de son expérience au Congo. Le texte du *Voyage au Congo* ressemble en

cela à un journal intime ou à un carnet de bord. Dans un souci de vraisemblance, Gide nous donne à lire ses réflexions et ses observations telles qu'elles lui survinrent au Congo, avec des notes ajoutées *a posteriori* pour expliquer au lecteur ce qu'il n'avait pas toujours compris lui-même.

Il nous semble que *Cœur des ténèbres* et *Voyage au Congo* sont à un niveau fondamental la quête d'un savoir et l'exploration des limites et des possibilités de la connaissance. Dans le récit de Conrad, le narrateur nous met en garde contre une lecture trop littérale de son histoire : la « portée d'un épisode » se trouve non à l'intérieur comme un noyau mais « extérieurement, dans ce qui, enveloppant le récit, n'avait fait que la manifester, comme la chaleur suscite la brume, à la façon de ces halos de brouillard que parfois rend visibles l'illumination spectrale du clair de lune » (*HD*, 48 ; *CT*, 84). Selon cet avertissement, la valeur du récit de Marlow ne serait pas référentielle car il ne renvoie à rien de connu aux auditeurs. Conrad mettrait ainsi l'accent sur une énigme créée tant par le pays lui-même que par les gens qui l'habitent. La vérité du récit repose plutôt sur l'authenticité de Marlow en tant que narrateur, et celui-ci ne manque pas de rappeler qu'on ne peut le comprendre (*HD*, 96). L'incomplétude et l'incommunicabilité d'un épisode de la vie font partie de la « vision » de Conrad. « Il est impossible de rendre la sensation d'une vie d'une époque donnée de l'existence, ce qui en fait la réalité, la signification, l'essence subtile et pénétrante » (*HD*, 82 ; *CT*, 136). Le voyage qu'effectue Marlow pour remonter le fleuve est aussi un voyage pour savoir qui est Kurtz, pour entendre la voix de celui-ci. Il espère ainsi la vérité qu'incarne ce personnage énigmatique mais fascinant qui porte aussi en lui « l'horreur ». La mort de Kurtz ne signifie pas pour autant la disparition du mensonge et des ténèbres. Marlow, en faisant son récit, lève un coin du voile de la Maya pour le refermer aussitôt. Comme il n'a cessé de le rappeler, l'homme ne supporterait pas la vérité brute ; et pour survivre, il lui faut quelques illusions sur lesquelles fonder son existence. Gide ne nous a laissé aucun commentaire sur les qualités proprement littéraires du récit de Conrad. Par conséquent, nous nous bornons à ces quelques remarques sur une œuvre qui ne pouvait manquer d'intéresser pour Gide dans sa lecture de l'œuvre conradienne.

LE COLONIALISME

Le colonialisme constitue un sujet d'intérêt pour Conrad comme pour Gide qui portent leur attention principalement sur deux aspects du système colonial : d'une part, le sort réservé aux indigènes ; d'autre part, l'effet nuisible que le système produit sur les Blancs eux-mêmes. Les deux auteurs consacrent en fait plus de place aux Blancs qu'aux Noirs dans leurs récits, même si leur sympathie va vers les autochtones qui subissent un système mis en place pour le seul profit des Blancs. Ce sont en premier lieu les raisons que se donnent les Blancs pour justifier leurs actions qui scandalisent Conrad et Gide. Gide ne cache pas son dégoût à l'égard des Blancs qu'il accuse d'hypocrisie et de mensonges.

Quels brages gens ! Comme on les conquerrait vite ! Et quel art diabolique, quelle persévérance dans l'incompréhension, quelle politique de haine et de mauvais vouloir il a fallu pour obtenir de quoi justifier les brutalités, les exactions et les sévices. (VC, 832).

C'est à ce propos que Gide fait une des rares références directes à l'œuvre de Conrad.

Conrad parle admirablement, dans son Cœur des ténèbres de « l'extraordinaire effort d'imagination qu'il nous a fallu pour voir dans ces gens-là des ennemis ». (VC, 832).

Il nous renvoie à l'épisode situé au début du voyage de Marlow (*HD*, 61-62). Longeant la côte africaine à bord du navire français qui l'emmène, Marlow assiste à un bombardement aveugle de la brousse. Un de ses compagnons de voyage lui explique qu'il y a sur la rive des « ennemis ». Mais lorsque Marlow arrive au premier poste, il constate la distorsion entre ce mot et la réalité à laquelle il renvoie. Ces « ennemis » ne sont en fait que des Noirs contraints de venir de l'intérieur du pays pour travailler à la construction de la ligne de chemin de fer. Le résultat de cet état de choses, c'est que les indigènes deviennent désaxés, insensibles et passifs à force d'accomplir des tâches sans rapport avec leur mode de vie habituel.

Gide condamne ainsi l'exploitation de cette main-d'œuvre parce qu'elle bouleverse la vie socio-économique du pays.

L'on peint le peuple noir comme indolent, paresseux, sans besoins, sans désirs. Mais je crois volontiers que l'état d'asservissement et la profonde misère dans laquelle ces gens restent plongés, expliquent trop souvent leur apathie. (VC, 726)

Les Noirs sont chez Konrad comme chez Gide dépeints comme les victimes d'un système qu'ils ne comprennent pas et qui les laisse dans un état d'hébétéude. Dans une lettre adressée à Roger Casement en 1903, Conrad parle de cette situation en des termes qui ne sont pas sans rappeler *Cœur des ténèbres* :

La barbarie à proprement parler n'est pas un crime digne de notre temps : et les Belges sont pires que les sept plaies d'Egypte puisque celles-ci furent une punition envoyée à la suite d'une transgression évidente ; mais dans le cas du Congo, l'homme d'Upoto n'est pas conscient d'une transgression quelconque, et ne voit pas de fin à sa peine. Cela doit lui sembler terrible et mystérieux ; et je dois avouer que c'est mon impression aussi (10).

C'est la condamnation la plus directe du système colonial par Conrad, qui ne manque pas de déplorer l'indifférence de l'Angleterre vis-à-vis des vrais coupables : « (...) cette précieuse paire de sorciers africains qui semble avoir jeté un sort sur le monde des Blancs — je parle bien sûr de Léopold et de Thys » (11).

Non seulement l'essor des colonies fut une tragédie pour les Noirs ; mais elle révéla aussi la bassesse et la faiblesse des Blancs eux-mêmes manipulés par des forces insidieuses. En dévoilant la réalité coloniale, Conrad et Gide luttèrent contre l'ignorance du monde occidental, mais aussi contre l'ignorance des gens engagés eux-mêmes dans le processus. Ils exposent tous deux leur découverte d'un pays et d'un peuple vus de l'extérieur. Mais en humanistes, ils laissent entrevoir une confiance dans l'intelligence de l'homme pour choisir entre le bien et le mal. Leur recherche de la vérité ne vaut donc que parce qu'elle est transmissible.

Le système du régime domaniale avait permis aux agents du roi Léopold de déclarer propriété d'Etat tout terrain inoccupé. Seuls les agents pouvaient y récolter du caouchouc et de l'ivoire ; et pour ceci, au nom de la mise en valeur du pays, ils forçaient les indigènes à travailler pour des salaires dérisoires. Les « cannibales » qui accompagnent Marloy sur le fleuve reçoivent

vent ainsi du fil de cuivre comme gages (*HD*, 103-104). Puisque les chefs locaux étaient chargés de régler directement leurs hommes, ceux-ci ne recevaient le plus souvent qu'une partie de leur dû. C'est pour cela que Marlow admire ces mêmes cannibales parce qu'ils font preuve de retenue dans la satisfaction de leurs besoins : après tout, ils ne peuvent manger le fil de cuivre, mais ils se retiennent de manger les hommes à bord du vapeur.

Conrad et Gide dénoncent également le portage qui arrachait les Noirs à leurs villages et les dispersait à travers le pays. Marlow inverse la situation pour ses auditeurs en leur expliquant que si des bandes de nègres se mettaient à parcourir les chemins de l'Angleterre pour contraindre les Blancs à porter des fardeaux, il ne resterait plus personne dans les villages. Le portage était justifié comme un mal nécessaire pour le développement du pays. Ce n'était pourtant qu'une forme d'exploitation qui profitait aux seules compagnies concessionnaires.

La cause de tout cela, c'est la C.F.S.O. (Compagnie forestière Sanga-Oubangui) qui, avec son monopole du caoutchouc et avec la complicité de l'administration locale, réduit tous les indigènes à un dur esclavage. (VC, 742)

Mais les armes et le commerce vont souvent de pair. Gide remet en cause la C.F.S.O. à propos de l'affaire Pacha. Celui-ci fut l'administrateur de Boda que Gide qualifie de « sinistre » et de « sombre et maladif » (*VC*, 735, 1012). Au mois de juillet 1924, Pacha mena des répressions dans la région de Boda au cours desquels « il estime (de son aveu) le nombre des tués à un millier de tout âge et des deux sexes » (*VC*, 742). Afin de contraindre les indigènes au travail du caoutchouc, Pacha ordonna des mutilations, l'incendie de villages, la destruction de cultures. Cet incident n'est pas sans rappeler les exactions de Kurtz à l'égard des Noirs dans les régions isolées de la forêt.

Les administrateurs du système colonial sont aussi en quelque sorte les victimes de leur engagement dans un tel processus, Gide dénonce plus particulièrement l'envoi aux colonies d'hommes mal préparés à leur tâche et mal encadrés sur place. A l'occasion du procès fait à un agent nommé Sambry, Gide expose les méfaits de l'administration et de ses représentants.

L'on juge un malheureux administrateur, envoyé trop jeune et sans instructions suffisantes, dans un poste trop reculé. Il y eût fallu telle force de caractère, telle valeur

morale et intellectuelle, qu'il n'avait pas. A défaut d'elles, pour imposer aux indigènes, on recourt à une force précaire, spasmodique et dévergondée. (VC, 692 ?)

Comme nous le révèle Conrad dans le portrait des agents (et surtout Kurtz), un homme qui ne sait ni se contrôler lui-même par sa force innée, ni obéir au contrôle imposé de l'extérieur, est capable de tout — et du pire. Loin de la « civilisation » et livré à lui-même, l'homme peut donner libre cours à ses pulsions de violence et de cruauté. Etant donné l'indépendance accordée aux agents, ceux-ci peuvent faire du tort aux autres ainsi qu'à eux-mêmes.

C'est donc auprès de ces hommes que Gide va enquêter sur la réalité coloniale. Mais comme lui dit un chef indigène : « La vérité coûte cher en brousse » (VC, 743). Il se heurte souvent à la réticence des agents qui ont quelque secret à cacher soit sur leurs propres activités, soit sur les activités de leurs collègues. Un agent trop « honnête », c'est-à-dire qui ne terrorise pas suffisamment les autochtones dans le seul but d'accroître le rendement, ne fait pas l'affaire de la Compagnie (VC, 755). Et les quelques agents qui dévoilent l'affreuse réalité du Congo font l'objet de brimades et de sanctions. Ceux qui refuseraient d'exploiter les indigènes en payant un produit à son juste prix sont considérés comme des traîtres à la cause coloniale (VC, 756). Les agents sont eux-mêmes entraînés dans une spirale qui les oblige à perpétuer le système en défendant cyniquement le mensonge, l'exploitation et l'injustice.

Pour Conrad le voyageur et pour Conrad le romancier, les agents coloniaux livrés à eux-mêmes deviennent soit des diables, soit des dieux. Les deux tendances se révèlent catastrophiques. Conrad lui-même se brouilla avec les Blancs qu'il rencontra au Congo, notamment avec les frères Delcommune qui l'empêchèrent de progresser dans la hiérarchie coloniale.

Le directeur est un vulgaire marchand d'ivoire à instincts sordides qui s' imagine être un commerçant tandis qu'il n'est qu'une espèce de boutiquier africain. Son nom est Delcommune. Il déteste les Anglais et je suis naturellement regardé comme tel ici (12).

Il se trouva ainsi confronté à un processus qui l'obligerait à choisir entre l'exploitation cynique des Noirs (comme la plupart des agents) ou l'ostracisme de ses pairs (une perspective peu attirante pour un marin ayant connu la solidarité des

équipages). Il parvint néanmoins à proposer une troisième voie, celle de l'attachement au travail qu'il prêtera à Marlow dans *Cœur des ténèbres*.

Au cours du voyage de Marlow, Conrad nous fait voir plusieurs « diables » avant d'arriver à Kurtz, celui qui se prend pour un dieu. Par exemple, le comptable qu'il rencontre au premier poste l'impressionne au début par sa mise impeccable et son dévouement à la tenue de ses comptes. Il semble avoir maintenu une certaine discipline qui contraste avec le laisser-aller général que Marlow trouve partout autour de lui. Mais cette rigueur et cette efficacité ne s'obtiennent qu'au prix d'un détachement qui rend le comptable indifférent à la souffrance humaine qui l'entoure. Les gémissiments d'un malade le dérangent à tel point qu'il craint de faire des erreurs d'opération. L'attachement au travail qui exclut la sympathie et cautionne la souffrance n'est pas une solution enviable. Faut-il donc choisir entre l'indifférence protectrice et l'efficacité cynique.

Avant son arrivée au poste central, Marlow interroge un de ses compagnons sur ses motivations pour rester aux colonies. Celui-ci répond : « Gagner de l'argent » (*HD*, 71), réponse qui vaut pour la plupart des agents et qui prépare le lecteur à la rencontre de Marlow avec le directeur du poste central. Il l'avait déjà qualifié de « démon, flasque, hypocrite, aux regards évasifs, le démon d'une folie rapace et sans merci » (*HD*, 65 ; *CT*, 110). Cet homme, qui n'est autre que Camille Delcommune que Conrad avait connu et détesté lors de son voyage, règne sur son poste depuis trois fois trois ans — grâce surtout à son excellente santé. Sinon, sa station est en ruines car il n'est qu'un « vulgaire marchand » qui veut tirer le maximum de profit du minimum d'effort ». Il n'avait rien créé ; il entretenait la routine, et c'était tout » (*HD*, 74 ; *CT*, 123). Les hommes que Marlow rencontre au poste central sont creux, ce qui correspond à la recommandation du directeur aux agents de la compagnie pour survivre dans la brousse : ils ne devraient pas avoir d'entrailles (*HD*, 74). Il pousse encore plus loin cette notion de vide physique et spirituel à propos du briquetier qui ne fabrique pas de briques. Ce « papier-mâché Méphostophélès » est creux aussi, à tel point que Marlow se demande si, en enfonçant son doigt dedans, il trouverait autre chose qu'un peu de terre (*HD*, 81). Comme les « pèlerins » de l'Expédition d'Eldorado, lui et le directeur passent leur temps à rêver d'ivoire et à comploter contre les autres agents.

Ils tuaient le temps en s'entre-déchirant et en intriguant de la façon la plus mesquine. Une atmosphère de complot planait sur la Station, sans que du reste il en sortît jamais quoi que ce fût. C'était aussi irréel que le reste, le philanthropique prétexte de l'entreprise, les déclamations, leur administration et leur travail de parade. (HD, 78; CT, 129).

Ces propos qu'il prête à Marlow rappellent ce que Conrad lui-même avait observé lors de son voyage au Congo en 1890 : « Caractéristique principale de la vie sociale ici : dire du mal de son voisin » (Congo Diary, 162). Ce sera auprès de Kurtz que Marlow cherchera à vérifier ce qui fait la valeur d'un homme dans un tel contexte.

Ian Watt voit dans cette fascination progressive qu'exerce le personnage de Kurtz sur Marlow une évolution dans la présentation du thème colonial.

Cœur des ténèbres est unique car il fut le premier livre à traiter les rapports entre l'individu frappé par « la Soudaneté » et les conséquences de ce processus dans la situation coloniale : il démontre comment le pouvoir laissé à chaque agent colonial, réuni avec l'absence de tout contrôle extérieur, était une invitation à toute forme de cruauté et d'abus (13).

Le contraste entre l'idéal occidental et la réalité africaine est brillamment suggéré par le rapport que Kurtz a rédigé à l'intention de la Société Internationale pour la Suppression des Coutumes Barbares. Dans ce manuscrit de dix-sept pages que Marlow résume pour son auditoire, Kurtz explique que pour les sauvages, les Blancs apparaissent comme des « êtres surnaturels », comme des « dieux ». Mais il avait ajouté en guise de post-scriptum : « Exterminer toutes ces brutes » (HD, 118; CT, 190). Marlow subit ainsi un choc moral quand il constate que ce paragon de vertu recelait en fait un monstre sanguinaire qui donnait libre cours à ses passions, qui tenait un double langage, qui incarnait « l'horreur ». Kurtz était devenu le cœur des ténèbres. Les méthodes de Kurtz entraînent la désillusion de Marlow, même si celui-ci se charge de défendre sa réputation vis-à-vis du monde extérieur. Lorsque le directeur critiquera les « méthodes » du Kurtz parce qu'elles nuisent au commerce de l'ivoire, Marlow prendra sa défense en répondant que Kurtz n'avait pas de méthode du tout (HD, 138). Par rapport aux autres agents qui sont indifférents et cyniques, Mar-

low choisit de rester fidèle à Kurtz, cet homme « remarquable », ce « cauchemar » (*HD*, 141). La vision qu'il ramène du cœur des ténèbres passe donc par le personnage de Kurtz, car c'est lui qui incarne tout l'espoir de l'illusion et toute la déception de la réalité. Sa recherche dépasse pourtant la seule question coloniale pour devenir une interrogation sur la nature de l'homme et de la civilisation.

C'est au sujet du chemin de fer que nous pouvons constater une différence d'attitudes entre Conrad et Gide. A son heure, Gide verra dans le chemin de fer un signe du progrès ayant permis le développement du pays, tandis que Conrad, qui avait assisté à sa construction, n'y voit qu'une source d'exploitation cruelle, voire absurde (voir *HD*, p. 63-66). Ce contraste se décele dans la note que Gide ajouta à son *Voyage au Congo*.

Matadi est relié à Kinshassa par le chemin de fer que le roi Léopold fit exécuter en Congo belge, sur les indications et sous la direction du colonel Thys. Ce chemin de fer qui fonctionne depuis 1900 traverse la région que J. Conrad devait encore traverser à pied en 1890 et dont il parle dans Cœur des ténèbres — livre admirable qui reste encore aujourd'hui profondément vrai, j'ai pu m'en convaincre, et que j'aurai souvent à citer. Aucune outrance dans ses peintures : elles sont cruellement exactes ; mais ce qui les désassombrit, c'est la réussite de ce projet qui, dans son livre, paraît si vain. Si coûteux qu'ait pu être, en argent et en vies humaines, l'établissement de cette voie ferrée, à présent elle existe pour l'immense profit de la colonie belge, et de la nôtre. (VC, 689).

N'ayant pas assisté personnellement à l'essor du système colonial au Congo, et aux abus qui en résultèrent, Gide voit dans le progrès technique un mal nécessaire pour le développement du pays. Le chemin de fer existe, et Gide ne remettra pas en cause son existence.

Ce qui semble offusquer Gide le plus, c'est que le système fonctionne si mal. Il ira donc réclamer plus de matériel et plus d'hommes pour le bien du pays. Parlant du portage et des sacrifices extorqués aux indigènes, il écrit :

Ce régime affreux, mais provisoire, était consenti en vue d'un plus grand bien, tout comme les souffrances et la mortalité qu'entraîne nécessairement l'établissement d'une

voie ferrée. Le pays entier, les indigènes mêmes, en fin de compte et en dernier ressort, en profitent (VC, 859).

Gide manifeste donc une croyance dans le progrès technique que nous ne trouvons point chez Conrad. Celui-ci s'élève contre les abus du régime colonial ainsi que contre le principe même du colonialisme — la spécificité de l'image qu'il nous donne du Congo belge prend une dimension plus universelle de par son traitement là où Gide semble condamner les méfaits d'une situation précise.

Au retour de son voyage, Gide entreprit une campagne d'information sur la situation au Congo. En utilisant la presse et les voies administratives, il alerta alors l'opinion publique sur la réalité africaine. Ses démarches aboutirent à une enquête administrative. Il avait déjà écrit au Gouverneur Général de l'Afrique Equatoriale Française une lettre datée du 6 novembre 1925 dans laquelle il déplore la cruauté de M. Pacha à l'égard des Noirs (RT, 1010-1014). Mais l'essentiel de sa plaidoirie se trouve dans un article intitulé « La Détresse de notre Afrique Equatoriale » paru dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1927 (RT, 1029-1040). Dans cet article, Gide s'en prend d'une part aux grandes compagnies concessionnaires, d'autre part à l'administration même des colonies en Afrique. Sans remettre en cause le principe même de la colonisation, Gide prône la recherche d'un remède au mal qu'il constata au cours de son voyage. Par exemple, le portage était un fléau qui réduisait la main-d'œuvre indigène à un état proche de l'esclavage. Gide, pourtant, ne le condamne pas ; il en condamne les abus (14). Son réquisitoire sous forme de carnet de voyage, de lettres et d'articles de journaux exprime en fait une prise de conscience et un besoin de communiquer ce qu'il sait.

Son voyage au Congo représente donc un tournant dans sa vie d'écrivain car il sera obligé de s'adapter aux exigences de la quête d'une vérité extérieure à lui-même. La nature de son sujet en a dicté la forme ; nous trouvons ici un Gide soucieux de communiquer au plus grand nombre des révélations sur un drame humain. A la différence de Conrad, il dépasse son rôle d'écrivain de fiction pour entrer dans un domaine plus près du journalisme. Gide fait moins appel à l'imagination qu'aux chiffres et aux faits réels dans cette enquête qu'il mène avec acharnement. La polémique qu'il déclencha fut d'autant plus vive que les contrats sur les concessions des Grandes Compagnies venaient bientôt à expiration. Le Parlement forma donc une commission

d'enquête qui cita souvent le dossier de Gide et qui décida enfin de ne pas renouveler un grand nombre de contrats.

En guise de conclusion, laissons la parole à un membre de l'administration coloniale, Jean Bénilan, qui adressa en 1928 la lettre suivante à Hélène Martin du Gard.

Les coloniaux — surtout les coloniaux « broussards » — n'ont pas généralement apprécié à leur valeur ces deux livres (Voyage au Congo, Le Retour du Tchad). Ils reprochent à Gide de les avoir plus ou moins malmenés sans avoir cherché à les bien connaître. Je crois cependant que ces livres d'un voyageur impartial auront fait du bien à notre Congo. (J'ai d'ailleurs lu l'article paru dans la Revue de Paris - oct. 1927 : « La détresse de notre Afrique équatoriale »). Le but que cherchait Gide aurait donc été atteint. Mais si André Gide, cependant, avait pu séjourner plus longtemps dans un même endroit, dans un poste isolé en brousses, il aurait, avec sa sensibilité admirable, dépeint peut-être certains états d'âme de Blancs et de Noirs aussi, qu'il semble n'avoir fait qu'entrevoir, certaines ambiances de solitudes africaines contre lesquelles, pour triompher, il faut faire appel à toutes ses réserves physiques et morales. Par suite, il faut être très indulgent pour ceux qui tombent et chercher d'abord à les comprendre au lieu de crier au scandale.

Conrad, si souvent cité dans le Voyage au Congo — et Retour du Tchad — avait profondément senti cette ambiance dans le Cœur des ténèbres et croyez qu'on la retrouve telle qu'elle ici, en brousse, comme petit fonctionnaire chef de poste (15).

Les ouvrages de Conrad et de Gide, quoique différents, sont néanmoins étroitement liés dans l'esprit du lecteur du XX^e siècle. Ils contribuèrent tous les deux, chacun à sa manière, à modifier notre connaissance et notre perception du continent africain.

NOTES

1. Sur l'amitié littéraire entre Conrad et Gide jusqu'en 1925, nous renvoyons le lecteur à notre article « L'Aventure littéraire de Joseph Conrad et d'André Gide », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 70, juillet 1986, p. 59-74.
2. Toutes nos références à ces deux textes renvoient au *Journal 1939-1949 - Souvenirs*, Bibliothèque de la Pléiade, 1954 et sont abrégées VC et RT dans le manuscrit.
3. Toutes nos références à cette œuvre de Conrad renvoient à *Heart of Darkness* (abrégé HD), The Gresham Publishing Co., 1925 et à *Cœur de ténèbres* (abrégé CT), traduit par André Ruyters. en 1924-1925, dans *Jeunesse*, Gallimard, « L'Imaginaire », 1978. Nous utiliserons cette traduction du roman de Conrad plutôt que celle qui a paru récemment dans la Pléiade car c'est celle que Gide lui-même aurait lue. La correspondance Gide-Ruyters qui doit être publiée bientôt contient de nombreuses discussions de cette traduction.
4. Cité dans *Heart of Darkness*, éd. Robert Kimbrough, W.W. Norton & Co., New York, 1971 (nous traduisons).
5. *A Personal Record*, The Gresham Publishing Co., 1925, p. 13 (nous traduisons).
6. *Last Essays*, The Gresham Publishing Co., p. 14 (nous traduisons).
7. Frederick R. Karl, Lawrence Davies, éd., *The Collected Letters of Joseph Conrad*, volume 1, Cambridge University Press, 1983, p. 50 (en français).
8. *Ibid.*, p. 59 (en français).
9. G. Jean-Aubry, *Joseph Conrad, Life and Letters*, volume 1, Doubleday, Page & Co., 1927, p. 142.
10. Frederick R. Karl, *Joseph Conrad: The Three Lives*, Farrar, Straus and Giroux, 1979, p. 554 (nous traduisons).
11. *Ibid.*, p. 554 (nous traduisons).
12. Fr. Karl, éd., *op. cit.*, p. 59 (en français).
13. Ian Watt, *Conrad in the Nineteenth Century*, University of California Press, 1979, p. 145 (nous traduisons). Selon Watt, l'expression « la Soudaneté » s'appliquait aux colonisateurs qui prenaient les habitudes des indigènes (en anglais, « going fantee »).
14. Gide écrira dans ses « Feuillettes » : « Dussè-je étonner ou indigner même certains, il me faut bien avouer, pour être franc, que je ne puis me déclarer ennemi du portage. Ses abus sont affreux. En lui-même je ne puis le considérer comme un mal. Du reste, il me paraît inévitable. » *Journal 1889-1939*, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 865.
15. Annexe à la lettre 236 dans *André Gide - Roger Martin du Gard: Correspondance (1913-1951)*, tome 2, Gallimard, 1968, p. 689.